DOSSIER DE PRESSE

Les femmes savantes

Molière

Mise en scène de Frédéric Dussenne

CONTACT PRESSE
Mélanie Lefebvre
+32 2 227 50 06
melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be

Sommaire

Le mot du metteur en scène ……...…….…….3

Photos du spectacle...……..……..……...4

Entretien avec Frédéric Dussenne..…....……..……..……..…….……....5

Extraits de presse.……..……..…….....8

Extrait du texte……..…….....9

Biographie de Frédéric Dussenne.……..……..11

Générique....……..13

Le mot du metteur en scène

« Un sot savant est un sot plus sot qu'un ignorant. »

En tant que tapissier du roi, Molière faisait régulièrement le lit de Louis XIV. Il partageait ainsi un peu de son intimité. J'aime à lire cette œuvre comme le prolongement public de ces conversations privées entre un artiste et son souverain.

Versailles est le lieu du paraître. Trissotin vient, après *Dom Juan*, *Tartuffe* et le Jupiter d'*Amphitryon*, compléter la liste des grands imposteurs dont Molière s'est employé toute sa vie à arracher les masques.

Après avoir égratigné le grand seigneur méchant homme, le faux dévot et le dieu suborneur, il déshabille ici, plus cyniquement encore, l'arbitre des élégances. Le critique, le conseiller, le membre de commission ou le chroniqueur de talk show avisé et proche du pouvoir, faisant l'opinion, et n'hésitant, pas, au besoin, à couper les têtes.

Alain Deneault écrit, dans *La Médiocratie* : « Jouer le jeu », contrairement à ce que l'expression laisse penser (pour mieux s'abuser soi-même), consiste à ne se soumettre à rien d'étranger à la loi de l'avidité. » Trissotin joue le jeu. L'art et la science ont bon dos. Quant à l'amour… Il ne sera question ici que d'argent et de pouvoir.

Au XVIIème siècle, le corps des filles fait l'objet d'incessants marchandages. Elles représentent un patrimoine. La dot attire les convoitises. L'autorité paternelle s'exerce sans partage. Le mariage forcé est monnaie courante.

En Occident, le patriarcat relève de la « nature ». Le féminisme fut - et est encore - affaire de culture.

Dans *Les femmes savantes*, la mère a pris le pouvoir. Le père destitué - impuissant ? - va tenter d'arracher sa femme et ses filles aux griffes d'un imposteur d'autant plus pervers qu'il semble soutenir l'aspiration légitime des femmes à échapper, par le biais de la culture, à l'aliénation dans laquelle, au nom de la nature, on prétend les maintenir.

Molière aime les femmes. Et il les aime libres. Il ne saurait ridiculiser grossièrement la résistance de Philaminthe au « bon sens » machiste de son mari sans désavouer du même coup à peu près tout ce qu'il a écrit avant. Il va en conséquence, déployer, dans *Les femmes savantes*, un comique subtil, articulé sur l'opposition entre nature et culture.

Cette pièce est l'occasion d'une magnifique galerie de portraits féminins, où la venue de l'âge rend les élans romanesques de Bélise à la fois ridicules et déchirants ; où la raideur de Philaminthe, et son mépris du corps, cachent mal sa peur panique des hommes ; où le caractère trempé d'Henriette affronte avec force le cynisme éhonté de Trissotin ; où la figure bouleversante d'Armande, sacrifiée par sa mère sur l'autel de la philosophie, ne parvient pas à s'arracher à un amour idéalisé qui demande des preuves et à entrer de plain pied dans la réalité. L'humour flirte avec la tragédie. On n'est pas loin de Tchekhov.

Les femmes savantes mettent en scène un des plus beaux trios amoureux de la littérature française, dominé par la figure de Clitandre, d'abord amoureux d'Armande, qui se refuse à l'amour charnel, puis d'Henriette, qui accepte de l'aimer en entier, réconciliant ainsi l'âme et le corps, l'esprit et la chair. La nature et la culture.

En conversant librement avec son Roi, Molière, mine de rien, pousse doucement la porte du siècle des lumières.

Frédéric Dussenne

Photos du spectacle

Crédit photo : Isabelle De Beir

Toutes les photos du spectacle sont disponibles en ligne dans l'espace pro de notre site internet avec le mot de passe PresseTMA.

Entretien avec Frédéric Dussenne

Pourquoi Molière est un auteur et un personnage qui t'a tant inspiré ?

Il y a quelque chose de très particulier avec Molière, qui le rend presque unique en son genre – même si Shakespeare lui est comparable dans une moindre mesure – c'est qu'il est à la fois auteur, acteur, directeur de troupe et metteur en scène. Ça lui a permis d'écrire un théâtre qui peut se jouer – si l'on excepte les comédies-ballets – avec trois chaises, une table, un bâton ... et des acteurs. L'humain y est central. C'est la première raison de l'aimer. Il incarne à lui seul le théâtre tout entier.
La deuxième raison d'aimer cet artiste, c'est qu'il était libertin dans un siècle autoritaire. Il a travaillé à l'émancipation, des femmes notamment, mais aussi des classes inférieures de la société, en composant avec un pouvoir dont il était lui-même très proche. Il a œuvré de l'intérieur au démantèlement des privilèges de la noblesse, du clergé et du Tiers Etat en France, en faisant, dans ses pièces, l'éloge de l'honnête homme. C'est-à-dire de celui qui tire sa grandeur de sa valeur et du fait qu'il se défie des excès. Cela rend son théâtre nuancé, humain, drôle, tendre et, en même temps, révolutionnaire. Il ouvre la voie aux Lumières et à la révolution française
La troisième raison de l'aimer, c'est sa profonde sincérité. On ne peut qu'aimer l'homme qu'il était. Sa vie intime était étroitement liée à son travail théâtral. Il s'impliquait personnellement dans ses œuvres et dans ses prestations d'acteur. Il y a de cela des exemples frappants. Le fait qu'il meure en jouant lui-même *Le malade imaginaire* ; qu'il soit lui-même, dans *L'école des femmes*, ce mari désemparé d'une jeune femme élevée dans l'innocence à la campagne ; qu'il rie si joyeusement de lui-même et de son angoisse du cocuage. Cette implication personnelle participe pleinement de la puissance de ses textes. Ça le rend comparable à des humoristes comme Desproges ou Coluche, par exemple. À l'équilibre entre la fiction et le réel. Cautionnant leur propos par leurs actes.
Enfin, il y a la langue. Comme le français a été stabilisé dès le XVIIe siècle par Richelieu, Molière nous est resté très accessible. Il y a très peu chez lui de mots que l'on ne comprenne plus aujourd'hui ou de tournures de phrases archaïques. C'est précieux pour un auteur qui se voulait populaire et comique. La complexité et le raffinement de sa pensée nous parviennent encore directement. Presque sans filtre.

Tu as monté *Les femmes savantes* pour un diptyque il y a plus de vingt ans. Pourquoi le remettre en scène ?

Je l'ai montée une première fois il y a maintenant plus de vingt ans, dans le cadre d'un double diptyque sur les hommes et les femmes chez Molière. Le premier était consacré à *L'Ecole des femmes* et *aux Femmes savantes* ; le deuxième à *Dom Juan* et *Tartuffe*. Nous avions réactivé l'idée de troupe. Les acteurs et les actrices passaient d'un rôle à l'autre, ce qui nous permettait de mettre en valeur les nuances de la pensée de Molière en opposant ses pièces les unes aux autres. La comédienne qui jouait le rôle d'Agnès dans *L'Ecole des femmes* devenait Armande dans *Les femmes savantes*, et l'acteur qui jouait Dom Juan se glissait ensuite dans la peau de Tartuffe. Nous voulions offrir aux spectateurs une synthèse du travail d'auteur, d'acteur, et de metteur en scène de Molière. On interrompait les pièces avant leur dénouement pour que la seconde soit une résolution possible de la première. Quand Hélène Theunissen m'a fait la proposition de monter *Les femmes savantes* avec les comédiens de Théâtre en Liberté, j'ai vu la possibilité d'aborder dans son intégralité une des plus grandes pièces de Molière, dont le final est l'un des plus beaux qu'il ait écrit. Ce n'est pas

du tout un final de convention comme on en trouve dans la plupart de ses autres pièces. *Les Femmes savantes* restent dramatique jusqu'au bout, soufflant continuellement le chaud et le froid. Dans les dix derniers vers, on passe sans transition de la joie d'Henriette dont le mariage est enfin conclu à la solitude tragique d'Armande, sa sœur, mais aussi sa rivale éconduite. C'est une oeuvre douce/amère très accomplie qui préfigure, à mon sens, la façon dont Tchekhov structurera ses textes en mettant en valeur les contradictions de ses personnages, à hue et à dia entre la beauté et la catastrophe, l'émerveillement et le désespoir.

Où se situe la légèreté de la pièce selon toi ?

Dans les autres pièces de Molière, il y a généralement un personnage central – joué, d'ailleurs, le plus souvent, par lui - qui assume seul le ridicule de la pièce. Dans *L'Ecole des femmes*, par exemple, Arnolphe est un cocu magnifique ridicule qui occupe le plateau du premier au cinquième acte, à la grande joie des spectateurs. Il est presque le seul à faire rire. On pourrait en dire presqu'autant d'Harpagon dans *L'Avare*. Dans *Les femmes savantes*, le comique est très subtil. Il n'y a aucun personnage qui n'échappe complètement au ridicule. Aucun non plus qui n'ait sa part d'ombre. Ça permet à cette pièce de parler, aujourd'hui encore, des femmes avec une vraie pertinence. Molière n'y est pas prisonnier de la vision étriquée qu'on en avait sous l'ancien régime. Il bouscule les certitudes de tous ses personnages. On voit, dans *Les femmes savantes*, et c'est bouleversant, des femmes qui veulent accéder à leur autonomie, à leur émancipation. Des femmes qui ambitionnent légitimement d'être les égales des hommes, en termes de connaissance, d'art, d'action sur la société, etc. Mais elles se laissent stupidement berner par un communiquant opportuniste (comparable à un Eric Zemmour aujourd'hui) qui sait manier la plume mais qui n'a rien à dire. La seule chose qui intéresse vraiment Trissotin, c'est l'argent. Il est évident que Chrysale a des raisons de trouver les excès irrationnels de sa femme ridicules. Mais, quand il lui explique qu'elle doit rester à la maison, à coudre, nettoyer et faire sagement la cuisine, c'est lui qui provoque l'hilarité générale. Molière était un grand admirateur de la préciosité. C'était un ami personnel de Madame de Sévigné. Il est très loin, dans *Les femmes savantes*, de la caricature des *Précieuses ridicules*, qui étaient, en fait, des provinciales tentant de singer les parisiennes. Ce sont bien les excès de Philaminthe, Armande ou Chrysale que Molière condamne, sans distinction et sans pitié dans *Les femmes savantes*. Mais il conserve de la compassion pour leurs désarrois. Je ne peux pas me l'imaginer ironisant sur l'amour idéaliste d'Armande. Le cynisme lui est étranger. De Trissotin, par contre, il ne sauve absolument rien. Il avait des raisons personnelles de haïr les cuistres.

Propos recueillis par Mélanie Lefebvre,
septembre 2018

Pour toi, c'est quoi être une femme aujourd'hui ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Comme je n'en suis pas une évidemment, c'est compliqué de répondre. L'émancipation des femmes a connu une forte accélération au milieu du XXe siècle. Celle-ci s'est accompagnée d'une profonde crise des genres et de l'identité féminine qui vient sans doute en partie du caractère double de la vie de la plupart des femmes, écartelées qu'elles sont entre vie publique et vie intime. Le mouvement d'émancipation a mis les femmes face à cette nécessité de concilier les deux ou du moins les faire coexister, sans passer à côté de sa vie. Aujourd'hui, on assiste plutôt à une régression dans le domaine libertés liées au corps des femmes. Les acquis du mouvement féministe s'avèrent incroyablement fragiles. Le corps des femmes fait, depuis toujours, peur aux hommes. Claire Lejeune, poétesse montoise, disait que « la jouissance féminine était un scandale parce qu'elle était inutile à la reproduction ». Cela signifie qu'une

femme qui découvrirait la jouissance en dehors des liens du mariage pourrait avoir l'idée d'en sortir, mettant en péril l'héritage génétique et le patrimoine familial. Les hommes ont toujours éprouvé le besoin de contrôler le corps des femmes. C'est une question de pouvoir. Cela ne répond pas à la question « qu'est-ce qu'être une femme aujourd'hui » mais ça répond à « ce qu'est être une femme dans l'absolu ».
La conséquence d'un mauvais mariage est le divorce. Le mariage de Molière fut un mariage malheureux. Dans *Les femmes savantes*, il fait jouer à sa propre épouse le personnage d'Henriette, qui ambitionne, pour sa part, un mariage heureux. C'est une déclaration d'amour impossible. Trissotin ne voit en Henriette que son patrimoine. Les enjeux économiques et sociaux du mariage sont toujours puissants aujourd'hui. On s'en rend compte quand on divorce. Tout cela n'a évidemment rien à voir avec l'amour… *Les femmes savantes* semblent se conclure, avec le mariage d'Henriette, sur un happy end. Ce n'est qu'une illusion. Les deux sœurs aiment le même homme. Armande semble perdre la partie à la fin de la pièce. Mais si l'on écrivait une suite, dix ans après, on réaliserait peut-être que ses craintes sur le caractère aliénant du mariage se sont tristement concrétisées avec le temps dans le destin d'épouse et mère de sa sœur cadette. Rien n'est simple.

Peux-tu résumer chaque personnage féminin en quelques mots ?

PHILAMINTE : Elle est la figure féminine la plus accomplie de la pièce : elle a été amoureuse, elle est femme et elle est mère. L'émancipation qu'elle recherche lui permettrait d'accomplir pleinement son destin. Elle n'a pas de frustration comme femme, ce qui la rend parfois injuste avec ses filles qui n'ont pas encore eu l'occasion de vivre ce qu'elle a vécu.

ARMANDE : C'est une héroïne romantique. Elle ressemble à la Camille *d'On ne badine pas avec l'amour*. Elle pense que l'amour platonique dure éternellement, contrairement à l'amour physique. C'est une idéaliste. Elle craint plus que tout les désillusions.

HENRIETTE : C'est une femme intelligente qui s'approche de l'équilibre idéal entre les aspirations individuelles et l'amour, la vie en société. Elle est presque heureuse. Mais elle sait que le cœur de Clitandre est encore hanté par l'amour d'Armande.

BÉLISE : C'est un personnage romanesque qui préfère le rêve à la réalité. C'est une femme heureuse, à sa manière.

MARTINE : C'est un personnage populaire qui incarne une forme de bon sens mais qui en même temps est une femme soumise : elle va jusqu'à proposer que la femme prenne des coups lorsqu'elle ne se soumet pas.

Propos recueillis par Mélanie Lefebvre
lors de la création du spectacle,
août 2016

Extraits de presse

« La scénographie de Vincent Bresmal sous les lumières de Renaud Ceulemans fait un sobre écrin au jeu et à la langue, dans lesquels virevoltent les comédiens. »

- *La Libre*, Marie Baudet –

« Subtilement, l'alexandrin fait entendre sa multiplicité des sens, prend nerf et chair, les rires vont devenir plus incisifs, la violence aussi, et l'émotion, discrète, va surgir ça et là. »

- *Le Soir*, Michèle Friche -

« On sait Frédéric Dussenne amoureux des textes. La tâche qu'il a confiée à ses comédiens est de sublimer les alexandrins. Ceux-ci s'articulent, sonnent et résonnent parfaitement sur un plateau sobre où rien ne distrait le regard. »

- *Metro*, Nicolas Naizy -

« Pour cette relecture de l'œuvre de Molière, Frédéric Dussenne a opté pour une mise en scène très épurée aux contours contemporains. Les décors et les costumes, d'une simplicité intemporelle, sans artifices, s'effacent derrière le texte et les acteurs. »

- *Le Suricate magazine*, Marie-Laure Soetaert -

« Soutenus par une mise en scène lumineuse, les interprètes sont excellents. Le jeu nuancé de certains comédiens révèle la complexité de leur personnage. On savoure la langue de Molière et on s'amuse à revoir l'image symbolique de Chrysale tétanisé, face à une porte qui s'ouvre sur le vide. »

- *Demandez le programme*, Jean Campion -

« ***Les femmes savantes*** jouit simplement d'un casting de tout premier choix où chaque comédien tire son épingle du jeu. (…) On reconnaît bien là la patte de Frédéric Dussenne. »

- *Culture Remains*, Douglas Linge -

Extrait du texte

ARMANDE
Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser :
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes
Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour ;
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE
Appelez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur ;
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous ;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux.
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez : est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez ?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez ?

ARMANDE
Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée ?
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit
Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu céleste ;
On ne pousse, avec lui, que d'honnêtes soupirs,

Et l'on ne penche point vers les sales désirs ;
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose ;
On aime pour aimer, et non pour autre chose ;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE
Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme :
Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part ;
De ces détachements je ne connais point l'art :
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarrassées.
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés ;
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.

Biographie de Frédéric Dussenne

© Emilie Lauwers

Frédéric DUSSENNE

(Metteur en scène)

Frédéric Dussenne, est acteur, metteur en scène, pédagogue et auteur.
Il a fondé sa propre compagnie, L'acteur et L'écrit en 1996 après dix ans d'expériences théâtrales au sein du collectif des Ateliers de l'Echange qui a construit son esthétique sur la confrontation de différentes disciplines artistiques (écriture, arts plastiques, musique, jeu, mise en scène…).
Il a été, pendant dix ans, artiste associé au Rideau de Bruxelles. Il reste associé au Théâtre de la Vie où il créera ***Néron***, d'après Racine Monteverdi et Jim Morrison, en avril prochain.

Il coordonne depuis vingt-trois ans le projet pédagogique du domaine du théâtre à Art² (Ecole supérieure des arts de Mons). Il y est également professeur d'art dramatique. Il a travaillé comme pédagogue au Conservatoire de Bruxelles, à l'Opéra studio van Vlaanderen, en Italie, en France, au Burkina Faso, aux Etats-Unis et au Québec.

Son travail de metteur en scène est riche de plus de 80 réalisations, créées dans les principales institutions belges francophones et représentées un peu partout en Wallonie, à Bruxelles, en Flandre et à l'étranger. Il alterne le répertoire – Molière, Racine, Shakespeare, Feydeau, Pirandello, Claudel, Rimbaud, Hugo, Bond, Pasolini,… - la création et l'écriture de plateau. Il est particulièrement attentif aux auteurs contemporains de Belgique francophone, dramaturges ou non – Louvet, Lejeune, Bauchau, Laloy, Willems, Cliff, Sigrid, Fabien, Durnez, Debroux, Bauchau, Detrez, Mabardi,... Il s'intéresse également au nouveau cirque et à l'opéra. Il a reçu à deux reprises le prix de la critique du meilleur metteur en scène. En 2000 pour ***Œdipe sur la Route*** de Henry Bauchau et Michèle Fabien et ***Les Miroirs d'Ostende*** de Paul Willems. En 2003 pour ***Combat de Nègre et de Chiens*** de Bernard-Marie Koltès et ***Le Livropathe*** de Thierry Debroux.

Parmi ses dernières réalisations : ***Occident*** de Rémi De Vos au Varia, ***La Compagnie des hommes*** de Bond au Théâtre des Martyrs, ***Ô Ministres intègres*** d'après Hugo au Théâtre de la Vie, ***Comme un secret inavoué*** de Louvet à l'Atelier 210 (Rideau de Bruxelles), ***La cathédrale de Brume*** de Paul Willems dans le bois de Colfontaine, ***Combat avec l'Ombre*** de Frédéric Dussenne d'après ***Le Boulevard Périphérique*** de Henry Bauchau au Poème2, à Paris et à Avignon, ***La Bohème*** de Puccini, adaptation accessible aux enfants à L'Opéra Royal de Wallonie***, Diptyque Pasolini*** (Affabulazione/Bête de Style) au Rideau/BOZAR et au 210, ***La Femme Rouge*** de Frédéric Dussenne et Claire Lejeune, ***Lucrèce Borgia*** de Hugo et ***Burning*** d'après ***L'Herbe à Brûler*** de Conrad Detrez au

manège.mons, *Molière* de Michel Bellier et *Les femmes savantes* au Théâtre des Martyrs, mais aussi *Crever d'amour* d'Axel Cornil et *Parlez-moi d'amour* avec le cirque Farrago.
Il a assuré la création mondiale de *L'uome d'al Fiore in Bocca* de Luc Brewaeys à La Monnaie et la création en Belgique et *Quai Ouest* de Koltès au Rideau de Bruxelles.

Comme acteur, il a joué Dostoïevsky, Ionesco, Queneau, Cocteau, de Ghelderode, Koltès, Molière, Bolano, Gorky, Feydeau, Kleist, Willems… Sous la direction de Adrian Brine, Dominique Serron, Janine Godinas, Pierre Laroche, Olivier Coyette, Nele Paxinou, Herbert Rolland, Hélène Gailly, Françoise Bloch, Barbara Bua …
Il a été nominé dans la catégorie Meilleur Seul en Scène aux Prix de la Critique 2007 pour *Le Voyage à La Haye* de Jean-Luc Lagarce mis en scène par Olivier Coyette au Théâtre de Namur et au Théâtre Le Public.
Au cinéma, on a pu le voir notamment dans *Pantone 549* de Samy Brunett, *Belhorizon* de Inès Rabadan, *Le Gamin au vélo* de Jean-Pierre et Luc Dardenne, *Le sac de Farine* de Kadija Leclère ...

La compagnie de Frédéric Dussenne – L'acteur et l'écrit – a été conventionnée par la Communauté Française dès 1998. Elle dispose aujourd'hui d'un contrat programme.

Son travail pédagogique a fait l'objet d'une publication : *Frédéric Dussenne, Radiographie d'un enseignement* de Cédric Juliens aux éditions Lansman.

Générique

TEXTE Molière
JEU Maxime Anselin *(le notaire, Vadius, Julien et L'Epine)*, France Bastoen *(Bélise)*, Lara Ceulemans *(Armande)*, Salomé Crickx *(Henriette)*, Stéphane Ledune *(Trissotin)*, Sylvie Perederejew *(Martine)*, Dominique Rongvaux *(Clitandre)*, Hélène Theunissen *(Philaminte)*, Laurent Tisseyre *(Ariste)*, Benoît Van Dorslaer *(Chrysale)*
SCÉNOGRAPHIE Vincent Bresmal
LUMIÈRES Renaud Ceulemans
COSTUMES Romain Delhoux
RÉGIE Christophe Deprez
ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Jean-Marc Amé
MISE EN SCÈNE Frédéric Dussenne

COPRODUCTION Théâtre en Liberté | L'Acteur et l'Ecrit | La Servante | Théâtre des Martyrs

DATES

Les représentations auront lieu du 15 au 26 janvier 2019.
Les mardis et samedis à 19h00, les mercredis, jeudis et vendredis à 20h15, le dimanche 20.01 à 15h00.
Bord de scène mardi 15.01.

CONTACT PRESSE

Mélanie Lefebvre : +32 2 227 50 06 melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be